



# Académie des sciences d'outre-mer

## Les recensions de l'Académie <sup>1</sup>

**Aux abords de la clairière : études indiennes et comparées en l'honneur de Charles Malamoud / sous la direction de Silvia D'Intino et Caterina Guenzi**  
**éd. Brepols, 2012**  
**cote : 58.756**

Un colloque a été organisé au Collège de France, en octobre 2010 en l'honneur et en présence de Charles Malamoud ; traducteur du sanscrit, philologue, mythologue et anthropologue, disciple de Louis Renou l'indianiste et exégète depuis quarante ans, des Vedas. Les intervenants, de Belgique, des États-Unis d'Amérique, de Grande-Bretagne, de l'Inde et des Pays-Bas, ainsi que des Français, étaient réunis par ce même esprit intra disciplinaire qui avait animé C. Malamoud, ce qui explique la diversité des communications, allant d'un commentaire érudit d'un point des Vedas à une réflexion sur le sens de la poésie ou des mystères orphiques, en passant par les interactions du sanscrit sur les textes bouddhiques japonais.

Charles Malamoud a consacré ses recherches essentiellement sur le rite, « domaine éminent de l'exercice de la pensée », « Rite qui est un jeu sérieux et dangereux. Je ne suis pas là pour rassurer » affirmait le maître, consacré par ceux dont les textes ont été réunis en hommage. Le terme de clairière s'explique par référence au monde (du latin locus, *loka* en sanscrit), qui s'oppose au non-monde auquel il est pourtant réuni par la clairière, lieu de vie, de peuplement humain et de clarté par rapport à la sauvagerie de la forêt. Mais le monde ne saurait exister sans le non-monde ou *aloka*.

Sur le thème « Penser le rite », J. Heesterman de Leyde, dans son étude en anglais sur la *daksina* ou offrande, va étudier la place du sacrificateur avec l'analyse du Mahabaratha, dans l'échange sacrificiel (potlach) selon Marcel Mauss. Jan E. Houben et « Les Perfectibles entre circulation et causalité du rituel védique » va évoquer la forme abstraite de ce dernier (et non pas offrande d'un animal, ou d'un aliment) mais récitation privée d'un veda du dieu par le Brahmane. Il revient sur l'antiquité des textes du Veda (V<sup>e</sup> siècle AVJC) et leur transmission orale avec les risques de transformation dans les transcriptions, à travers la longue liste des théories des Indianistes dont Louis Renou. Grâce à « Practical Aspects of Veda ritual », de Ganesh H. Thitte de l'Université de Poona, on est dans un domaine moins théorique, mais avec un rappel des trois Vedas et de leur échelonnement historique. Évolution du sacrifice depuis les « professionnels » jusqu'aux amateurs du rituel et l'apparition de « voyeurs » à l'époque moderne, avec, autour des sanctuaires, ce que nous appellerions « les marchands du temple » et leurs objets de piété depuis le tee-shirt jusqu'aux statuettes.



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).  
Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## Académie des sciences d'outre-mer

Les vidéos et les photographies font sortir le rituel du temple et l'exposent aux pèlerins indiens mais aussi étrangers et touristes. Avec « Ciguë et libation, » Roberto Calasso revient sur ce geste qui unit le monde indo-européen et évoque les héros d'Homère. Dans ses *Fastes*, Ovide avait affirmé que ce rituel commun à Rome venait de l'Inde et qu'il avait été rapporté par Dyonisos. Ce n'est pas un rite social en Inde : chaque chef de famille l'effectue pour son compte, versant le lait dans le feu ; ainsi le Soleil s'unit-il à « Mort » dans un cycle de destruction et renaissance. Mais il pense que Socrate en voulant verser de la ciguë aux dieux avant de la boire, leur versait un poison de mort. En lui refusant ce geste, pourtant sacré, ses geôliers avaient commis un meurtre. Ainsi les Grecs avaient-ils été privés de parole, la loi de l'État allant à l'encontre de la loi du sacrifice.

Patrick Olivelli, de l'université du Texas, aborde dans une étude très érudite « The begining of Dharma » les études des grammairiens Patanjali et Katyayana. Les compilations de la loi (dharma) remontent au sixième siècle avant l'ère chrétienne, deux ou trois siècles avant le bouddhisme. Mais les termes de deux-fois né et l'attribution du cordon sacré, signes distinctifs des brahmanes, seraient une innovation théologique plus tardive, la source historique n'étant pas dans les vedas mais dans la coutume (p. 121 et 123). Sous la rubrique « Forêt – Clairière », David Shulman de l'Université de Jérusalem, avec « Tampering with nature » qu'on pourrait traduire par subversion de la nature, en se référant au couple Siva / Parvati, pose le problème de l'union de la nature et de l'homme. Pour C. Malamoud : « Il y a une sorte d'osmose entre homme/ femme et nature ». Parmi les exemples justificatifs, ceux de la déesse des forêts et aussi d'une des héroïnes du Mahabharata, Grika, fille d'une montagne et d'une rivière. France Bhattacharya (Inalco) traite de « La forêt et du renoncement, du village et de la femme » dans l'œuvre de Chandra Chatterji (1838-1894), toujours par référence à C. Malamoud. Pour lui, la forêt hors de l'aire du village, est donc au delà du dharma, (loi). La femme qui va dans la forêt est une renonçante aux lois du monde ou une reine des dacoïts, (bandits) mais toujours rejetée. Le vrai se trouve dans la pratique de la bakhti (union sacrée), non dans la vie loin du dharma villageois (égoïsme); ainsi sont décrites les héroïnes du poète – romancier. Il se réfère ainsi à la Bhagavadgita.

John Sheid du Collège de France, nous entraîne sur les pas des « Nymphes, divinités qui meurent ». Ces vierges champêtres des hymnes homériques, des Odes d'Horace et surtout des *Métamorphoses* d'Ovide, « figures les plus attachantes du polythéisme antique ». Comment des divinités immortelles peuvent – elles mourir : thème littéraire ou réalité théologique et culturelle ? Francis Zimmerman, avec sa « Pluie de mangues » se réfère aux Upanishad et à la vie de Bouddha qui reçut en abondance ces *amras*. Dualité troublante : fruit délicieux porté par un arbre dangereux : son écorce est à la fois poison et médecine. D'où le thème favori des peintres et des poètes, surtout dans le Kerala : la femme esseulée se désespère sous un manguier chargé de fruits d'or.

« Aesthetica in nuce » traite du mythe originel du théâtre indien. Pour Lyne Bansat – Boudor, de l'École pratique des hautes études, le théâtre jouera le rôle de V<sup>e</sup> Veda, accessible à tous à l'encontre des quatre autres vedas secrets. Selon le conseil d'Indra à Brahma, le théâtre sera un moyen d'enseignement et de jeu (texte sanscrit du II AP JC). L'auteur établit une comparaison avec théâtre grec et celui de Racine et sa règle de distanciation. Le spectateur doit être « transporté » : moyen magique ou rituel comme dans



## *Académie des sciences d'outre-mer*

le Natayasastra et son exégète, un shivaïte du Cachemire, (v plus loin) commenté par C. Malamoud dans « Rites, simulacre, théâtre, opérations sur les éléments dramatiques dans le culte solennel védique » (1988).

Ce qui amène Edwin Gerow (University of Portland) à tenter une comparaison entre le théâtre indien et la séance chamanique, s'appuyant sur la théorie du *rasa* (sentiment théâtral selon Abinavagupta (XI<sup>e</sup> siècle, penseur du Cachemire, adepte de Shiva, dieu « théâtral »). Il risque une comparaison hardie avec le sentiment théâtral chez *les zar de Gondar*, en Éthiopie, décrits par Michel Leiris en 1930, pratiquant l'apaisement « d'esprits malicieux » par des danses et des offrandes d'alcool. D'où l'abolition de toute responsabilité individuelle. Mais il y a une notable différence avec la conception chamanique qu'a forgée Mircea Eliade d'ailleurs à partir des rites d'Asie centrale. Le théâtre n'est donc pas un passe-temps mais a une vocation éthique qui conduit vers notre réalité, ce qui ramène aussi à Schopenhauer.

On ne saurait présenter toutes les riches contributions sur la langue japonaise ou la grammaire chinoise ou « Poésie et croyance » de Michel Degey de Paris VIII. Mais on peut conclure ce panorama varié des rites védiques et de leur acception multiple, par le mot du héros du colloque, Charles Malamoud : « Les dieux n'ont pas d'ombre ».  
Bibliographie de Charles Malamoud en annexe.

**Annie Krieger-Krynicky**